

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Band: 21 (1888)
Artikel: Les origines de l'apocalypse
Autor: Bruston, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES ORIGINES DE L'APOCALYPSE

PAR

C. BRUSTON

M. le professeur A. Sabatier a publié récemment dans cette *Revue* une étude remarquable sur le problème des origines de l'Apocalypse. Après avoir fort bien réfuté l'opinion de M. Vischer, qui fait de l'Apocalypse un livre juif avec de nombreuses additions chrétiennes, après avoir montré, en particulier, que les trois premiers chapitres ne sauraient en aucune façon être séparés des suivants, M. Sabatier relève avec non moins de justesse les nombreuses incohérences que présente la seconde portion de ce livre, à partir du chapitre X. Ces incohérences avaient été, du reste, déjà signalées par M. Weizsäcker dans un ouvrage récent¹, et elles sont, en effet, si frappantes qu'elles ne sauraient manquer d'être remarquées par un lecteur tant soit peu attentif. M. Sabatier fait observer aussi que les prophéties sur plusieurs peuples annoncées à la fin du chapitre X ne peuvent être que celles des chapitres XI à XIII, XVII à XIX et quelques autres moins importantes, qui toutes se détachent facilement du contexte dans lequel elles se trouvent. Et il conclut (à peu près comme M. Weizsäcker) que le livre de l'Apocalypse se compose de deux éléments bien distincts et d'origine différente, dont l'un (les prophéties des chapitres XI-XIII, etc.) date de l'an 70 environ, tandis que l'autre est beaucoup plus récent.

¹ *Das apostol. Zeitalter*, 1886, p. 504 ss. Cf. aussi O. Pfeleiderer, *Das Urchristenthum* (1887), p. 318 ss., et l'intéressante thèse de M. Henri Schœn sur l'*Origine de l'Apocalypse* (1887).

Cette idée, qui me paraît juste et féconde, est mêlée, chez MM. Weizsäcker et Sabatier, à deux opinions que je ne saurais accepter. Ils pensent que les prophéties des chapitres XI, XII, XIII, etc., sont indépendantes les unes des autres ; et M. Sabatier, adoptant, sur ce point seulement, les conclusions de M. Vischer, leur attribue une origine juive¹. Nous essaierons de montrer que les morceaux qui se détachent facilement de la seconde partie de l'Apocalypse sont la suite naturelle les uns des autres et ont formé primitivement une première Apocalypse, qui a été plus tard encadrée dans la seconde, et que cette première Apocalypse, écrite avant la mort de Néron, a pour auteur un chrétien (peut-être un apôtre), aussi bien que la seconde.

Il faut d'abord déterminer avec précision, si on le peut, les éléments dont se composait le *petit livre* mentionné au chapitre X et qui sont dispersés dans les chapitres suivants. MM. Weizsäcker et Sabatier ont reconnu les principaux, mais ils me semblent en avoir méconnu quelques-uns, et M. Sabatier lui attribue un fragment important (XXI, 9-XXII, 5), qui ne me paraît pas pouvoir lui appartenir.

Essayons donc, à notre tour, de reconstituer cette première Apocalypse.

I

Résumé de la première Apocalypse.

L'ange du chapitre X a deux caractères bien distincts et joue, pour ainsi dire, un double rôle : il menace et rugit, et en même temps il tient à la main un livre ouvert.

Je pense, avec MM. Weizsäcker et Sabatier, qu'il y a là l'indice d'une double source. On pourrait reconstituer à peu près ainsi le début de celle qui parle du livre : « Je vis un ange descendant du ciel et ayant dans sa main un petit livre ouvert. Et une voix du ciel me dit : Va, prends le petit livre ouvert qui est dans la main de l'ange. Et j'allai vers l'ange, etc.

¹ M. O. Pfeiderer trouve aussi dans l'Apocalypse un grand nombre d'éléments juifs.

» Et l'on me dit : Il faut que tu prophétises sur maints peuples, nations, langues et rois. » (X, 1, 2 et 8 en partie ; 9-11 excepté *πάλιν*.)

Le rédacteur définitif de l'Apocalypse a dû faire là quelques modifications destinées à fondre en un seul deux textes différents. Ceux qui sont un peu au courant de la critique des livres historiques de l'Ancien Testament ne sauraient s'étonner beaucoup d'une telle supposition.

La première des prophéties annoncées à la fin de cette introduction est celle qui suit immédiatement et qui est relative à la conversion finale du peuple juif (XI, 1-13). Je ne crois pas qu'il y ait rien de judaïque dans cette prophétie. Inutile donc de supposer, avec MM. Vischer et Sabatier, que la mention de la crucifixion de Jésus-Christ (vers. 8) soit une addition du rédacteur.

Le reste du chapitre se rattache intimement à la portion précédente de l'Apocalypse, en particulier au chapitre IX et au début du chapitre X (vers. 1-7). Les vingt-quatre vieillards (vers. 16) sont ceux du chapitre IV. Ce fragment n'a donc rien à faire avec la série de prophéties que nous essayons de retrouver.

La seconde prophétie est naturellement celle des chapitres XII et XIII, relative à la naissance du Messie, à son enlèvement vers le trône de Dieu, à la défaite de Satan dans le ciel, aux persécutions qu'il suscite contre la mère du Messie, d'abord en Palestine, puis dans l'empire romain, par la Bête (l'empereur) et le faux prophète.

Ici, non plus, je ne crois pas qu'il y ait rien de judaïque dans cette description. Il n'est donc pas nécessaire de supposer que les membres de phrase qui renferment le nom de Jésus proviennent d'additions postérieures ¹.

M. Sabatier n'attribue qu'une partie du chapitre XIV, les versets 6-20, à l'ancienne Apocalypse que nous essayons de

¹ Il se peut cependant que dans XIII, 8 : « Le livre de vie de l'Agneau immolé, » les mots *de l'Agneau immolé*, qui font allusion au chapitre V et qui rendent la phrase pesante, soient une addition du rédacteur final. Cf. XVII, 8 ; XX, 12, 15, où ils ne se trouvent pas.

reconstituer. Je le lui attribue en entier¹. Il est, en effet, la suite naturelle des chapitres précédents. Les premiers versets, en particulier, se rattachent intimement à la fin du chapitre XIII. A ces millions d'hommes qui portent au front le signe de *la Bête*, le voyant oppose les cent quarante-quatre mille qui ont sur leur front le nom de l'*Agneau* et celui de son Père. Ce fait suffirait, à lui seul, à prouver que la série de prophéties qui commence au chapitre XI est d'un auteur chrétien, et non d'un juif, comme le suppose M. Sabatier².

L'ange qui annonce immédiatement après une *bonne nouvelle* (εὐαγγέλιον) éternelle à tous les habitants de la terre (vers. 6) n'a rien non plus de judaïque. Et pourtant M. Sabatier attribue ce texte (comme M. Vischer) au document qui débute par le livre ouvert.

Un autre ange annonce la ruine prochaine de *la grande Babylone*. Un autre dénonce un châtiment terrible à quiconque adore *la Bête et son image* (l'empereur romain et ses statues). — Cette allusion au chapitre XIII montre bien que ceci est du même auteur. — Une voix proclame, au contraire, bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. Le Messie apparaît sur une nuée blanche, avec une couronne d'or et une faucille et il moissonne la terre, c'est-à-dire, à mon avis, qu'il recueille auprès de lui les âmes des justes³, tandis qu'un ange vendange les grappes de la vigne de la terre et les jette dans la grande cuve de la colère de Dieu, ce qui n'a pas besoin d'explication.

Ici notre document devient plus difficile à reconstituer.

Les sept coupes paraissant être la suite naturelle des sept trompettes et des sept sceaux, en vertu du *schématisme* bien connu de l'Apocalypse, nous ne lui attribuerons naturellement ni XV, 1, 5-8, ni XVI, 1-12, 17-21 ; d'autant plus que c'est un

¹ Excepté les versets 2 et 3, à cause de la mention des quatre animaux et des vieillards.

² L'ἀρνίον (XIV, 1) forme une opposition naturelle et nécessaire au θηρίον de XIII, 1 ss. et à celui des versets 11 et suiv. (à l'empereur romain et au faux prophète).

³ Cf. Marc IV, 26-29 ; Math. XIII, 24-30 ; IX, 37 et paral. ; Jean IV, 35. C'est aussi l'opinion de Bengel, Storr, Hofmann, Ebrard, qui voit ici une idée analogue à 1 Thes. IV, 17, et Alford.

des quatre animaux décrits au chapitre IV qui donne aux sept anges les sept coupes d'or (XV, 7¹).

Mais le reste de ces deux chapitres nous paraît se rattacher aussi bien aux précédents que se détacher facilement du contexte. La description de la félicité céleste de ceux qui ont vaincu *la Bête et son image et le nombre de son nom* (XV, 2-4) est la suite naturelle de XIV, 13-16; et d'ailleurs cette allusion au chapitre XIII montre l'origine du morceau où elle se trouve.

De même, la mention du Dragon, de la Bête et du faux prophète montre que XVI, 13-16 est du même auteur que les chapitres XII et XIII. Trois esprits impurs sortis de la bouche de ces trois personnages persuadent aux rois de toute la terre de faire la guerre à Dieu et les rassemblent à Ar-Magédon².

Il faut y ajouter, je pense, la seconde partie du verset 19, qui prépare la prédiction de la grande Babylone, et qui fait double emploi avec la première.

Suit la description de la ruine de la grande Babylone (XVII-XIX, 3). Le rapport intime qui existe entre les chapitres XI, XIII et XVII ne permet pas de les attribuer à des auteurs différents. Il faut admettre seulement que le rédacteur a fait une légère addition au début du chapitre XVII pour le rattacher à la description précédente et qu'au lieu de : « Un des sept anges qui avaient les sept coupes, » le texte primitif portait simplement : « Un ange, » comme dans XVIII, 20. La mention de la Bête qui monte de l'abîme (XI, 7) montre aussi que les chapitres XI et XVII sont du même auteur.

C'est sur le chapitre XVII, on le sait, que se fonde l'opinion qui place la composition de l'Apocalypse sous le sixième empereur romain. Dans nos *Etudes sur l'Apocalypse* (1884), nous avons montré que le sixième empereur est Néron, et non Galba, parce qu'il faut compter les empereurs romains à partir de

¹ Il est vrai que cet épisode fait aussi allusion à la Bête et à son image (XVI, 2, 10), c'est-à-dire au chapitre XIII. J'en conclus que c'est une addition postérieure. Mais peu importe pour le moment. Il suffit de prouver que les sept coupes ne peuvent pas faire partie de notre document.

² Comme ce fragment se détache nettement du contexte, c'est une nouvelle preuve que l'épisode des sept coupes est étranger à la première Apocalypse.

Jules-César et non d'Auguste, et pour d'autres raisons. Dans notre pensée, cet argument conserve toute sa valeur pour la première Apocalypse ; mais il ne prouve rien pour la seconde, ni à plus forte raison pour la rédaction du livre sous sa forme définitive.

La mention des vingt-quatre vieillards et des quatre animaux ne permet pas d'attribuer à notre document les versets 4-10 du chapitre XIX. Mais les versets 11-21 et le chapitre XX tout entier me paraissent lui appartenir, pour plusieurs raisons.

D'abord la mention de la *Bête* et du *faux prophète* (XIX, 19, 20 ; XX, 4, 10). Ensuite, la Bête et les rois de la terre avec leurs armées sont rassemblés ici (XIX, 11-21), comme dans XVI, 13-16, et leur défaite par Jésus-Christ est la suite naturelle et nécessaire de ce texte. Il est à peine nécessaire de dire que cette fin du chapitre XIX et le chapitre XX forment un tout inséparable ; et je ne comprends pas pourquoi M. Sabatier en a exclu la fin du chapitre XX (v. 11-15), où la mort et le Hadès sont jetés dans l'étang de feu, comme précédemment le diable (XX, 10) et la Bête et le faux prophète (XIX, 20). La comparaison de ces trois textes montre qu'ils sont la suite naturelle l'un de l'autre, et c'est détruire cette belle gradation que de supprimer le troisième. Voyez aussi ce qui est dit de la seconde mort (XX, 6, 14) et de la première résurrection (XX, 5, 6), qui suppose nécessairement la description ultérieure de la seconde (v. 11-15).

Or, quand on fait abstraction de ce morceau, on voit que ce qui précède se raccorde admirablement bien avec ce qui suit. Dans ce qui précède (XIX, 4-10), « les *noces* de l'Agneau sont venues et son *épouse* s'est préparée. » Dans ce qui suit (XXI, 1-8), « la ville sainte, une Jérusalem nouvelle, descend du ciel, *préparée comme une fiancée* (*νύμφη*) qui s'est parée pour son *époux*. » Il suffit d'enlever ce qui sépare ces deux textes pour en rétablir l'enchaînement, interrompu dans le texte actuel.

C'est ici que notre opinion s'écarte le plus de celle de M. Sabatier. Notre savant collègue attribue à cette première Apocalypse la description de la nouvelle Jérusalem (XXI, 9 ; XXII, 5), sous prétexte que cet oracle, qui représente la Jérusalem nou-

velle comme suzeraine de l'univers, fait pendant à celui de la chute de Rome (XVII, XVIII). Cet argument ne saurait contrebalancer les considérations suivantes, destinées à montrer que XXI, 9 et suivants est la suite de ce qui le précède immédiatement et non du chapitre XX. Il est clair, en effet, que cette description de la *fiancée* (*νύμφη*), de l'*épouse de l'Agneau* fait allusion à XXI, 2 et à XIX, 7 et suppose ces deux textes ; « la ville sainte, Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu » (XXI, 10) est une simple répétition du verset 2. L'ange qui la montre au voyant est un des sept anges qui avaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies (v. 9), ce qui suppose cette description des sept dernières plaies (XV, 1, 5-8 ; XVI, 1-12, 17-21), que M. Sabatier, pas plus que nous, n'attribue à l'Apocalypse ancienne. Enfin, le texte mystérieux XXII, 2 : « Les feuilles de l'arbre sont pour la *guérison* des nations, » fait peut-être allusion aux sept dernières *plaies*, aux cruelles *blessures* que les hommes avaient reçues lors de l'effusion des sept coupes.

Au reste, à la suite du jugement dernier, quand la terre et le ciel se sont enfuis (XX, 11), une telle description, où il est question, en outre, de *montagnes* (XXI, 10), de *nations*, de *rois de la terre* apportant ce qu'ils ont de plus précieux (v. 24-26 ; XXII, 2), etc., se comprend difficilement.

Pour ces diverses raisons nous affirmons, non que cette description de la nouvelle Jérusalem appartient à la seconde Apocalypse, mais qu'elle ne peut en tout cas être attribuée à la première.

Et comme la fin du livre (XXII, 6-21) est manifestement du même auteur que le début, il en résulte que le document qui commence au chapitre X s'arrête à la fin du chapitre XX, avec la description du jugement dernier. Que reste-t-il, en effet, à dire après cela ?

Il se compose d'une introduction (X, 8-11) et de deux prophéties principales, relatives l'une au judaïsme (XI, 1-13), l'autre à l'empire romain et au monde entier (XII-XIV, XV, 2-4 ; XVI, 13-16, 19 *b* ; XVII-XIX, 3 ; XIX, 11 ; XX).

Ces divers morceaux se suivent et s'enchaînent sans diffi-

culté ; il y est partout question du diable, de la Bête et du faux prophète, jamais des vingt-quatre vieillards ni des quatre animaux, ni en général de ce qui a été dit dans la première partie du livre ¹.

II

Date, caractère chrétien et langue de la première Apocalypse.

Nous avons déjà fait observer que, d'après le chapitre XVII, cette première Apocalypse fut composée sous le sixième empereur romain, c'est-à-dire avant la mort de Néron, car les Anciens considéraient avec raison Jules César comme le fondateur de l'empire, et l'allusion fort claire à sa mort, dans XIII, 3, où il est représenté sous l'image d'une des têtes du monstre frappée à mort (*ἐσφαγμένην εἰς θάνατον*), — il s'agit naturellement de la première, et non de la cinquième ou sixième, — montre que l'auteur partageait à cet égard l'opinion générale de son temps. Inutile de répéter ici ce que nous avons exposé en détail dans nos *Etudes sur l'Apocalypse*.

La vision du chapitre XI suppose simplement que le temple de Jérusalem était encore debout ; elle ne suppose pas nécessairement que la guerre dans laquelle il devait périr eût déjà éclaté.

Quant à l'auteur, il est clair que c'était un chrétien, et non un juif, comme le pense M. Sabatier, qui, pour maintenir son hypothèse, est obligé à tout instant d'admettre, comme M. Vischer, des interpolations postérieures. Je sais bien qu'avec beaucoup d'interprètes il croit apercevoir toute sorte d'idées juives, dans les morceaux qu'il attribue au *petit livre*. Mais il s'agit de savoir si les interprétations qu'il adopte sont bonnes. Ainsi, il pense que le premier de ces oracles, XI, 1-13, « repose

¹ Excepté XIV, 3. Mais les v. 2 et 3 se détachent facilement du contexte et peuvent être considérés comme la suite de XI, 15-19. Le rédacteur final aura ajouté la fin du v. 3 (si ce n'est les 144 000, etc.), d'après les v. 1 et 4, peut-être à cause de XV, 3, où les rachetés chantent le cantique de Moïse et celui de l'Agneau. Ou bien ces mots font allusion au chap. VII.

sur la foi juive que dans la catastrophe qui s'approche (la ruine de Jérusalem), le temple, l'autel et les fidèles réunis dans le temple seront épargnés; » or, ajoute-t-il, « il n'est pas admissible que les chrétiens aient oublié la prophétie de Jésus sur la destruction inévitable du temple, qui est directement contraire à celle-ci. » Assurément, mais qu'est-ce qui prouve que cette interprétation soit fondée? De quel droit, dans un livre si manifestement symbolique partout ailleurs, préfère-t-on ici l'interprétation littérale, qui fait dire à l'auteur non seulement une chose contraire à l'enseignement de Jésus, mais de véritables non-sens¹.

M. Sabatier identifie aussi les deux témoins dont il est question dans cette même prophétie et qu'il nomme je ne sais pourquoi (comme M. Vischer) les deux précurseurs du Messie, avec Moïse et Elie. Mais cette explication, pour être très répandue, n'en est pas meilleure. L'auteur nous enseigne lui-même qui sont ces deux témoins. « Ce sont, dit-il, les deux oliviers et les deux flambeaux qui se tiennent devant le Seigneur de la terre. » Tout le monde sait que ces mots font allusion à une célèbre prophétie de Zacharie (IV). Qu'on nous montre que Zacharie a voulu désigner par ces deux images Moïse et Elie ou deux individus quelconques. Tant qu'on n'a pas même entrepris cette démonstration, dont il est facile de voir l'impossibilité, comment peut-on s'imaginer avoir compris la pensée de l'Apocalypse?

Mais il y a plus. Cet oracle annonce manifestement la conversion du peuple juif à la suite de grandes calamités. Cet espoir concorde parfaitement avec celui de Jésus et de saint

¹ Voy. la seconde de mes *Études sur l'Apocalypse* et un article remarquable de M. Beyschlag sur l'Apocalypse dans les *Theol. Studien und Kritiken* (1888, p. 104 et suiv.). — Le temple représente la religion juive, et Jérusalem le peuple juif. De cette religion il ne restera que la portion essentielle, le *ναος*; le reste, la portion cérémonielle, représentée par le parvis extérieur, où se trouvait *l'autel des sacrifices*, est voué à la destruction. Cf. l'épître aux Hébreux. Le peuple juif sera subjugué par les païens; mais, grâce aux efforts des deux témoins de Dieu (le sacerdoce et le prophétisme chrétiens) et sous le coup des châtiments divins, la plus grande partie du peuple finira par se convertir.

Paul. Se représente-t-on, au contraire, un vrai Juif, un Juif de la guerre de l'indépendance, prédisant la conversion future de son peuple¹ ?

Rien absolument ne porte à penser que ce premier oracle soit d'un juif ; il y a, au contraire, de fortes raisons de croire qu'il est d'un chrétien. Il est donc arbitraire d'en effacer l'allusion à la crucifixion de Jésus-Christ (v. 8).

J'en dis autant du second morceau (XII, 1-18), qui n'est que le début de la seconde prophétie et qui est inséparable des chapitres XIII et XIV, XVII et XVIII, etc. M. Sabatier croit cet oracle, juif, « parce que le Messie annoncé est le Messie sans la croix. Il est le fils de la théocratie d'Israël, dit-il, et, *au moment de sa naissance sur la terre*, il est enlevé au ciel pour échapper à la mort et au dragon, pour croître (?!) paisible dans le ciel avec les anges, jusqu'à ce qu'étant homme fait (!), il redescende en triomphateur sur la terre². » En conséquence, retranchons aux versets 11 et 17 les membres de phrase où paraît le nom de Jésus et il n'y aura plus d'obstacle à cette interprétation judaïque.

Est-ce bien sûr ? De ce qu'il n'est pas question de la mort du Christ dans ce tableau symbolique et nécessairement rapide de sa naissance et de sa glorification, est-on en droit de conclure que l'auteur l'ignore ? Les souffrances de Jésus ne sont-elles pas suffisamment indiquées par la puissance du dragon qui veut le dévorer ? Où voit-on qu'il ait été enlevé au ciel *au moment de sa naissance* ? Le texte ne dit rien de pareil. Que signifient dans cette interprétation la fuite de la femme (Israël) au désert, où elle est nourrie pendant mille deux cent soixante jours, la persécution du Dragon, le fleuve qu'il vomit après elle pour l'engloutir, la délivrance de la femme, le départ du dragon pour aller faire la guerre aux autres de ses enfants répandus dans l'empire romain ? Tout cela est comparativement facile à expliquer au point de vue chrétien ; qu'on essaie de l'expliquer au point de vue juif sans tomber dans les fantas-

¹ C'est ce que M. Bovon a fort bien vu. *Revue de théologie*, 1887, p. 337, note 4.

² Cette idée a été empruntée, comme plusieurs autres, à M. Vischer.

magories les plus invraisemblables même pour le rabbin le plus borné¹.

¹ Cf. mes *Etudes sur l'Apocalypse* et l'article de M. Beyschlag, p. 106 et suiv. : « Les Juifs attendaient un Messie qui demeurerait avec eux, les délivrerait de toute détresse et les conduirait à la gloire (terrestre); ils n'attendaient pas qu'à peine né il disparût et abandonnât son peuple à la persécution. » — « La rapidité avec laquelle l'auteur passe sur la vie terrestre du Messie provient de ce que ce n'est pas encore lui, mais sa mère (la théocratie idéale, le royaume de Dieu) qui est ici la figure principale. » — « Mais la mort de Jésus n'est nullement passée sous silence : seulement le critique (M. Vischer) ne l'a pas reconnue sous la forme symbolique dont elle est enveloppée. Le combat entre Michael et le dragon est l'enveloppe poétique d'une idée chrétienne, comme le montrent les cris de triomphe dont cet événement est suivi (v. 10 et ss.). Car jusque-là le dragon avait une place dans le ciel, devant Dieu, auprès de qui « il pouvait accuser jour et nuit » (cf. Job II; Zach. III) les « frères » des anges, les hommes pieux. Depuis lors il l'a perdue, il ne peut plus accuser les hommes. Pourquoi? C'est ce qu'indique le verset suivant : « Ils l'ont vaincu » par le sang de l'Agneau, » etc. Si le sang de l'Agneau a donné aux martyrs la force de vaincre, ce même sang doit avoir d'abord vaincu Satan... Une victoire décisive a été remportée sur le mal par la mort de Christ, au nom de l'humanité,... de sorte que ceux qui entrent dans la communion de cette mort sont maintenant justifiés dans le ciel et peuvent sur terre vaincre la puissance du mal. C'est ce que l'auteur de l'Apocalypse a exprimé par une image qui rappelle Jean XII, 31 et 32;... il pouvait en parler ainsi au figuré et brièvement, parce que cette idée était familière à ses lecteurs... » — Quant à la fuite de la femme au désert (où elle est à l'abri des poursuites du dragon), elle représente la protection dont le royaume de Dieu, l'Eglise est l'objet de la part de Dieu entre la première et la seconde apparition du Messie.

Qu'il me soit permis, à cette occasion, d'apporter une correction assez importante à ce que j'ai dit sur ce sujet dans mes *Etudes sur l'Apocalypse*, p. 21 et suiv. Je crois maintenant, avec la plupart des commentateurs, que les trois ans et demi mentionnés quatre fois (XI, 2; XII, 6, 14; XIII, 5) sont identiques et ne désignent pas, comme je l'avais cru d'abord, des périodes différentes. C'est un chiffre symbolique, qui représente la *courte durée* (*ὀλίγον καιρόν*, XII, 12) qui s'étend de la première à la seconde venue de J.-C. Dans le premier de ces textes il est appliqué à la durée de l'écrasement de Jérusalem ou du judaïsme par les païens; dans les deux suivants, à la période pendant laquelle l'Eglise persécutée est mise à l'abri des attaques du dragon; enfin dans le dernier, à la durée de la puissance de l'empire romain jusqu'au moment où il est vaincu par J.-C. (Je n'admets plus qu'il s'agisse là spécialement de Caligula et de la durée de son règne;

Mais continuons. Nous avons dit que le chapitre XIII est la suite nécessaire du chapitre XII. Pour soutenir que tout cela est l'œuvre d'un Juif, il faut encore retrancher « l'agneau immolé, » au verset 8, et le verset 9 : « Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende, » qui rappelle trop clairement la formule finale des paraboles de Jésus-Christ. Et pourtant cet

il est plus naturel que les deux *ἐδόθη αὐτῷ* (XIII, 5) aient le même sens.)

Or, ces trois périodes sont essentiellement identiques. C'est par l'empire romain que le judaïsme a été écrasé (chap. XI), et c'est pendant toute sa durée que l'Eglise persécutée fut protégée de Dieu. (Chap. XII.)

On pourrait objecter que l'empire romain a commencé, avec Jules-César (ou avec Auguste, peu importe ici), avant la fondation de l'Eglise. Mais il faut considérer d'abord qu'on ne doit pas attendre du langage symbolique ou de la poésie une précision mathématique, ensuite que les quarante-deux mois (trois ans et demi) accordés à l'empire romain ne partent pas du jour de sa fondation, mais du moment où le dragon, tombé du ciel et désespérant de détruire la femme (l'Eglise), lui a communiqué sa puissance.

Les quatre chiffres identiques représentent donc bien essentiellement la même période, celle qui s'étend de la mort de J.-C. à son triomphe sur l'empire romain.

Pendant ce temps, la ville sainte (= le judaïsme) est écrasée (*πατήσουσι*, XI, 2); le culte cérémoniel est détruit, mais le culte spirituel et vrai subsiste (dans l'Eglise chrétienne), v. 1.

L'Eglise est opprimée aussi dans la personne de ses enfants (XII, 17), mais elle échappe miraculeusement aux persécutions dont elle est l'objet (XII, 6, 13-16); Dieu la protège, elle se perpétue et grandit (*τρέφεται*), jusqu'à ce que J.-C. apparaît (spirituellement), détruit ses persécuteurs (l'empire romain et le faux prophète), réduit le dragon à l'impuissance pour mille ans, c'est-à-dire pour longtemps, et donne la victoire à son Eglise.

Peu avant ce dernier événement, l'empire romain périt momentanément avec le septième empereur, mais il ressuscite bientôt dans la personne d'un huitième et dernier empereur (l'antéchrist), qui excite contre l'Eglise une persécution plus violente et plus générale que les précédentes. Les deux *flambeaux* de l'Eglise (le sacerdoce et le prophétisme; nous dirions aujourd'hui le pastorat et l'apostolat ou la mission : le *Culte* et la *Parole*) sont éteints; ceux qui en étaient les porteurs sont mis à mort; mais bientôt ils ressuscitent (au figuré. Chap. XI). L'antéchrist et ses acolytes sont vaincus par J.-C. (chap. XIX); une partie des Juifs périssent dans la catastrophe, mais les autres, *la plupart* (les neuf dixièmes), se convertissent. (XI, 13.)

avertissement est tout naturel devant le verset 10 et lui est même à peu près indispensable.

Admettons encore cette addition ! Mais comment méconnaître le rapport qui existe entre le chapitre XIII et le chapitre XIV. Ce tableau des cent quarante-quatre mille rachetés qui ont le nom de l'Agneau et celui de son Père écrit sur leurs fronts (XIV, 1, 4, 5) n'est-il pas le pendant nécessaire du tableau des multitudes païennes qui portent au front le nom de la bête ? Ici il est impossible de recourir au subterfuge d'une addition postérieure.

L'Évangile éternel (v. 6) ne peut pas davantage provenir d'un Juif. Jésus est mentionné au verset 12 ; et quoique le nom de Fils de l'homme appliqué au Messie provienne de Daniel (VII), ce *Fils de l'homme* sur une *nuée blanche* avec une couronne d'or, qui moissonne ses élus avec une *faucille* (v. 14-16), ressemble infiniment plus à Jésus-Christ glorifié qu'au Messie juif. Les chapitres XII-XIV sont donc l'œuvre d'un chrétien et non d'un Juif.

Encore un indice de leur origine chrétienne. On a souvent remarqué les ressemblances qui existent entre l'Apocalypse et les évangiles et qui ne peuvent être que des imitations de la part de l'auteur ou des auteurs de l'Apocalypse. Il y a en particulier de nombreux points de contact entre elle et le discours eschatologique de Jésus-Christ. Remarquez aussi la formule qui termine les sept lettres aux Églises d'Asie : « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises ! » et qui rappelle celle par laquelle Jésus termine plusieurs de ses paraboles : « Que celui qui a des oreilles pour ouïr entende ! » Eh bien, il y a une imitation du même genre au chapitre XII. La défaite de Satan et sa chute du ciel sur la terre (v. 7-9) ne rappelle-t-elle pas la parole grandiose de Jésus : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair¹ ? » Est-ce dans un esprit judaïque qu'une telle idée a pu naître ?...

L'oracle sur la ruine de Rome (XVII, XVIII), ne peut pas davantage être d'un Juif. Non seulement il y est question du sang des martyrs de Jésus (XVII, 6) ; non seulement le verset 14

¹ Luc X, 18.

parle de l'Agneau ; mais le chapitre XVIII mentionne les saints, les apôtres et les prophètes (v. 20), et il est difficile de croire que « le sang des prophètes et des saints et de tous ceux qui ont été tués sur la terre » (v. 24, cf. aussi XIX, 2), ne s'applique qu'aux Juifs, surtout dans un écrit composé après la grande persécution de l'an 64, qui fut dirigée contre les chrétiens, et non spécialement contre les Juifs¹.

Mais le plus étonnant, c'est que M. Sabatier attribue à un Juif la description du triomphe du Messie sur la Bête et le faux prophète (XIX, 11-21). En effet, dans ce passage, le Messie « a un nom écrit que nul ne connaît si ce n'est lui-même » (v. 12) ; et son nom est *la Parole de Dieu* (ὁ λόγος τοῦ θεοῦ, cf. Jean, I, 1). Cela ne ressemble guère au Messie juif. Il faudrait donc admettre encore ici une addition postérieure².

Enfin, dans le chapitre XX, qui se rattache intimement au morceau précédent, comme nous l'avons dit, il est question de ceux qui ont été décapités à cause de Jésus (v. 4) ; et si l'on voulait encore avoir recours à l'hypothèse, trop fréquemment invoquée, d'une interpolation, j'ajouterais que la mention du Christ (v. 4, 6) et l'idée d'une première résurrection ne permettent guère de songer à un auteur juif.

La première Apocalypse se révèle donc à nous depuis le commencement jusqu'à la fin comme l'œuvre d'un chrétien.

Elle fut écrite vers la fin du règne de Néron, entre l'an 64 et l'an 68 à la suite de la grande persécution de Néron contre les chrétiens.

Quel en fut l'auteur ? Nous l'ignorons, puisque le début et la fin du livre de l'Apocalypse, où se trouve le nom de Jean, appartiennent à un écrit différent.

Il me paraît vraisemblable qu'elle fut écrite en hébreu, car 1° la signification symbolique du nom d'*Armagedon* (רַמְתַּיִם ou עַרְמַדִּיָּן XVI, 16, cf. Zach. XII, 11), qui n'est pas traduit en grec, ne pouvait être comprise que de lecteurs sachant l'hébreu,

¹ C'est aussi ce que dit fort bien M. Bovon, article cité, p. 353.

² C'est ce que fait implicitement M. Sabatier ; car en terminant il mentionne le nom de *Logos* donné à J.-C. parmi les traits distinctifs de la seconde Apocalypse. Mais il ne s'est pas expliqué clairement sur ce point.

(ἐβραϊστί est alors naturellement une addition du traducteur). 2^o il est naturel qu'un auteur qui propose une énigme à ses lecteurs, la propose dans la langue dont il se sert et non dans une langue étrangère. Or, le chiffre 666 ne s'explique d'une manière satisfaisante que par le nom hébreu נִמְרוֹד בֶּן כַּשׁ, Nemrod fils de Koush¹. Le chapitre XIII et tout ce qui s'y rattache étaient donc primitivement écrits en hébreu.

On adressait jusqu'ici à ceux qui cherchent le mot de l'énigme en employant l'alphabet hébreu une objection très spécieuse et à laquelle ils n'avaient pas répondu d'une manière satisfaisante. On leur disait : « Comment voulez-vous qu'un auteur écrivant en grec ait proposé à ses lecteurs une énigme dont le mot serait hébreu ? » Et nous ne savions trop que répondre, car la mention fréquente de l'alpha et de l'oméga dans l'Apocalypse nous semblait interdire de supposer que ce livre fût une traduction de l'hébreu. Mais puisque les textes qui parlent de l'alpha et de l'oméga ne font pas partie de la première Apocalypse, mais de la seconde, rien ne nous empêche maintenant de supposer que la première fut écrite en hébreu. Les imitations de l'Ancien Testament et les hébraïsmes y sont d'ailleurs assez nombreux pour qu'une telle origine n'ait rien d'in vraisemblable.

III

La seconde Apocalypse et les additions.

Essayons maintenant de reconstituer la seconde Apocalypse, celle dans laquelle la première est en quelque sorte encadrée.

Elle embrasse d'abord les neuf premiers chapitres, dont le contenu n'a pas besoin d'être résumé. Rappelons seulement qu'à la suite des sept épîtres et de l'ouverture des sept sceaux viennent les sept trompettes, amenant sur les hommes les plus effroyables calamités. Le chapitre IX s'achève avec la sixième trompette.

¹ Vitringa place en première ligne le nom de Nemrod, le fondateur de Babylone, parmi ceux auxquels on pourrait penser pour trouver l'explication du chiffre 666. Il est clair que si, avec ce nom, il avait vu la possibilité d'obtenir ce chiffre, il n'en aurait pas cherché d'autre.

Là-dessus un ange puissant descend du ciel, pose un pied sur la mer, l'autre sur la terre et crie comme un lion rugit. Les sept tonnerres éclatent. L'ange jure qu'il n'y aura plus de temps, c'est-à-dire plus de *délai*, mais que quand la septième trompette sonnera, le mystère de Dieu annoncé aux prophètes s'accomplira (X, 1-7). Nous sommes donc à la fin du drame apocalyptique.

En effet, le septième ange sonne de la trompette et de grandes voix crient dans le ciel : « La royauté du monde *est devenue* (*ἐγένετο*) de notre Seigneur et de son Christ et il régnera aux siècles des siècles. » Les vingt-quatre vieillards se prosternent et rendent grâces à Dieu de ce que le temps *est venu* (*ἦλθεν*) où les fidèles vont recevoir leur récompense et les méchants être détruits. Le temple de Dieu s'ouvre dans le ciel, et l'arche de l'alliance apparaît (XI, 14-19).

Nous avons naturellement fait abstraction de X, 8; XI, 13, que nous avons attribué à la première Apocalypse. Nous passons, pour la même raison, par-dessus les chapitres XII et XIII, et nous trouvons au commencement du chapitre XIV un fragment où la mention du *trône*, des quatre *animaux* et des *vieillards* décèle la seconde Apocalypse (XIV, 2, 3) et qui se rattache fort bien au précédent : Des sons de harpe et des chants (de joie et de reconnaissance) retentissent devant le trône et devant les quatre animaux et les vieillards.

Le grand drame touche donc à son terme. Quel n'est pas notre étonnement au chapitre XV, en voyant que tout recommence ! Comme si les hommes n'avaient pas été assez châtiés par les calamités qui ont suivi les sept trompettes, comme si l'ange du chapitre X n'avait pas déclaré que tout serait fini avec la septième, voici encore sept nouvelles plaies, les dernières, amenées par l'effusion des sept coupes (XV, 1, 5-8; XVI, 1-12; 17-21). Et ce qui ajoute encore à notre étonnement, c'est que ces sept calamités ne sont, après tout, qu'un faible reflet des calamités antérieures.

Mais supprimez cet intermède étonnant, et faites abstraction des chapitres XVII et XVIII, que nous avons attribués à la première Apocalypse. Alors vous tombez sur un texte où il est

question, comme précédemment, des vingt-quatre vieillards et des quatre animaux, et d'une grande foule qui continue à rendre grâces à Dieu de ce qu'il est devenu roi (ἐβασίλευσε, cf. XI, 15) et qui se réjouit de ce que les noces de l'Agneau sont venues (ἤλθεν : XIX, 4-10 ; cf. XI, 18).

En présence de pareils faits, il me semble difficile de douter que les sept coupes soient une addition postérieure. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est qu'il y est question deux fois de la Bête (XVI, 2, 10) et que cependant il nous a été impossible de les attribuer à la première Apocalypse. J'en conclus que, en combinant la première Apocalypse avec la seconde, le rédacteur définitif a jugé bon d'ajouter l'épisode des sept coupes. Il n'est pas étonnant dès lors qu'il en ait emprunté les principaux éléments aux deux écrits originaux qu'il avait entrepris de fondre en un seul¹.

Continuons donc le résumé de la seconde Apocalypse. Nous avons déjà fait observer qu'en faisant abstraction du dernier fragment de la première (XIX, 11 à XX), on obtient un enchaînement d'idées aussi satisfaisant que possible. Dans XIX, 4-10, les *noces* de l'Agneau sont venues, et dans XXI, 1-8 la Jérusalem nouvelle descend du ciel, préparée comme une *épouse* qui s'est parée pour son *époux*. « Une grande voix venant du *trône* dit : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! il habitera avec eux, ... la mort ne sera plus, etc. Et celui qui était assis sur le *trône* dit : Voici, je vais faire tout nouveau... C'en est fait (γέγοναν)... Celui qui vaincra héritera ces choses ; je serai son Dieu et il sera mon fils, » etc.

Que peut-on dire de plus ? Rien, évidemment. Aussi, nous comprenons fort bien et nous partageons l'étonnement de M. Sabatier « lorsqu'au verset 9 un des sept anges reparait et se représente au voyant pour lui dire : « Viens, et je te mon-

¹ Comme il a emprunté la Bête au chapitre XIII, il a pris aussi les quatre animaux (XV, 7) au chapitre IV ; cf. VI, 1. Les sept coupes de la colère de Dieu sont le développement de XIV, 10, comme la description de la Jérusalem nouvelle (XXI, 9 ss.) est le développement de XXI, 2. On dirait que le compilateur a eu à cœur de développer un thème de chacun des deux livres qu'il a combinés.

» trerai la fiancée, l'épouse de l'Agneau. » — « Le voyant, ajoute M. Sabatier, pourrait lui répondre : Mais je l'ai déjà vue ; tu arrives trop tard ! » Et il en conclut, avec raison selon moi, que ce nouvel oracle (XXI, 9 à XXII, 5) est une addition postérieure. Il a eu tort seulement de le rattacher à la première Apocalypse, comme nous l'avons montré plus haut. Je le considère, ainsi que les sept coupes, comme une addition du rédacteur définitif. Ce qui me suggère cette opinion, c'est d'abord le début : « *Un des sept anges qui avaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies* vint et me dit, » etc. C'est, ensuite, que l'auteur de ce morceau a connu et imité le précédent ; car « la fiancée, l'épouse de l'Agneau, la ville sainte, Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu » sont évidemment la répétition du verset 2 et de XIX, 7. C'est enfin que l'image : « Son nom sera sur leurs fronts » (XXII, 4) doit avoir été empruntée à XIV, 1 et à VII, 3, 4, comme le symbole de la Bête (XVI, 2, 10) de son image, de son trône, etc., ont été empruntés au chapitre XIII.

On pourrait nous objecter le rapport intime qui existe entre cette description et certains textes de la seconde Apocalypse et soutenir que II, 7, 11, qui parlent de l'arbre de vie et de la seconde mort, font allusion à XXII, 2 et à XX, 14, de sorte que ces divers textes sont d'un seul et même auteur. A cela nous répondrions que l'idée de l'arbre de vie n'est pas précisément la même dans les deux textes en question. D'après le premier, il est « dans le paradis de mon Dieu, » c'est-à-dire dans le ciel, tandis que d'après le dernier il est sur la terre, dans la nouvelle Jérusalem. Je suis plutôt disposé à penser que c'est le dernier rédacteur qui a emprunté à II, 7 l'idée de l'arbre de vie, comme il a pris à XXI, 2 l'idée de la Jérusalem nouvelle, pour les développer l'un et l'autre à l'aide de la vision d'Ezéchiel. Quant à II, 11 (seconde mort), il peut faire allusion à XXI, 8, et non à XX, 14. L'auteur de la seconde Apocalypse semble avoir emprunté cette expression, comme plusieurs autres (par exemple, l'étang de feu et de soufre, XXI, 8) à la première. (Cf. XIX, 20 ; XX, 10, 14 ; XIV, 10¹.)

¹ L'Agneau debout (*ἀρνίον ἑστηκός* V, 6) provient vraisemblablement de

Nous ne pouvons admettre non plus que cette description ait pour auteur un Juif. Non seulement le nom de l'Agneau s'y trouve trop souvent (XXI, 9, 14, 23 ; XXII, 1, 3) pour qu'il soit facile d'admettre tant d'interpolations ; mais le seul fait que cette description suppose les prophéties antérieures suffit à réfuter cette opinion.

Quoi qu'il en soit, ce morceau ne ferait qu'embarrasser la marche de la seconde Apocalypse. La suite naturelle de XXI, 1-8, c'est XXII, 6 jusqu'à la fin. Cette conclusion est manifestement du même auteur que le début. Dans l'un et l'autre, l'auteur se nomme Jean.

Mais il faut probablement en retrancher les versets 14 et 15 et l'adjuration (v. 18, 19), qui semblent mieux convenir à un compilateur qu'à un auteur original et qui font allusion à l'arbre de vie et à la cité sainte décrits dans XXI, 9 à XXII, 5.

Le titre du livre (v. 1-3) est vraisemblablement aussi du rédacteur final, car la manière dont il y est parlé de Jean se comprend beaucoup plus facilement dans cette supposition¹.

La seconde Apocalypse se composait de deux parties : les lettres (I, 4-III) et les visions (IV-IX ; X, 1, 2 b-7 ; XI, 14-19 ; XIV, 2, 3 ; XIX, 4-10 ; XXI, 1-8), et d'un épilogue (XXII, 8-13, 16, 17, 20, 21). Jean, à Patmos, entend une grande voix, il se retourne et voit Jésus, qui lui ordonne d'écrire aux sept Eglises d'Asie. Puis la même voix (celle d'un ange) lui ordonne de monter au ciel, où il voit la gloire de Dieu, le livre scellé de sept sceaux, l'ouverture successive de ces sept sceaux, suivie des sept trompettes. La dernière amène le triomphe de Dieu et de son Christ, les noces de l'Agneau et de son Eglise, la nou-

XIV, 1, où ce participe se comprend beaucoup mieux. (cf. aussi XII, 11 ; XIV, 4, 10, etc.) ; le grand tremblement de terre (VI, 12), de XI, 13 ; les 144000 (VII, 1-8), de XIV, 1 ; la mer de verre (IV, 6), de XV, 2 ; monte ici (IV, 1), de XI, 12 ; la description I, 13-16 peut être un développement de XIX, 12-16, comme aussi II, 17 peut être emprunté à XIX, 12 (nom que nul ne connaît). Le fait est que l'épée aiguë se comprend bien mieux au chap. XIX qu'au chap. I. Remarquez aussi que dans XV, 2, il est parlé d'une mer de verre, comme s'il n'en avait pas été question auparavant. Preuve que ce texte appartient à un autre chap. IV.

¹ Le v. 1 est emprunté à XXII, 16, etc., et le v. 2 au v. 9.

velle Jérusalem. Après avoir vu et entendu ces choses, Jean se prosterne aux pieds de l'ange qui les lui a montrées ; mais celui-ci le relève. L'unité de ce livre ainsi reconstitué n'est-elle pas évidente ?

IV

Date, auteur et langue de la seconde Apocalypse.

Cette seconde Apocalypse dut être composée assez longtemps après la première. Les lettres aux sept Eglises d'Asie supposent un développement du christianisme plus grand que celui qu'il pouvait avoir vers l'an 68. Et la plainte des martyrs : « Jusques à quand, Seigneur, ne vengeras-tu pas notre sang ? » (VI, 10) se comprend beaucoup plus aisément vers la fin du I^{er} siècle que trois ou quatre ans seulement après la persécution de Néron ¹.

Dans notre supposition, il ne sera plus étonnant que la description de la nouvelle Jérusalem parle des douze apôtres (XXI, 14) d'une manière qui ne permet guère de penser que l'auteur fût lui-même un des douze.

Mais on pourra toujours s'étonner que l'apôtre Jean ait vu les douze apôtres assis sur des trônes avec les douze chefs des tribus d'Israël (IV, 4, 10, etc.). Cet argument déjà ne permet guère d'attribuer la seconde Apocalypse au disciple bien-aimé du Seigneur. Mais il en est un autre qui ne me paraît pas moins décisif pour ceux qui admettent l'authenticité du quatrième Evangile et des épîtres de Jean. C'est celui qui résulte de la différence du style. Comment croire que le même auteur, à peu près au même moment de sa vie, vers la fin de sa carrière, ait produit des ouvrages aussi dissemblables à tant d'égards ? Tant qu'on pouvait admettre un intervalle de trente ans environ entre l'Apocalypse et les autres écrits de Jean, il n'était pas interdit d'attribuer l'Apocalypse à l'auteur de l'évangile et des épîtres. La différence d'âge permettait d'expliquer les différences de style et de genre littéraire. Mais maintenant que la seconde Apocalypse nous paraît postérieure de plusieurs années au moins à la première, nous ne voyons plus la

¹ Cf. Weizsäcker, *Apostol. Zeitalter*, p. 510, 521, 527 ss. et les livres des défenseurs de l'opinion traditionnelle.

possibilité de l'attribuer à l'apôtre sans compromettre gravement l'authenticité de l'évangile et des trois épîtres. La première seule pourrait avoir été composée par lui. Le fait est que c'est dans celle-là que Jésus-Christ est nommé *la Parole de Dieu* (XIX, 13 ; cf. Jean I, 1) et que le dragon (Satan) y joue un rôle qui rappelle la fréquente mention du diable dans le quatrième évangile et dans les épîtres de Jean.

Quant à la seconde, elle doit être de Jean le presbytre, bien connu par un passage célèbre de Papias, et ne put guère être composée qu'après la mort de Jean l'apôtre, car le voyant ne pouvait contempler les douze apôtres dans le ciel, assis sur des trônes et se prosternant devant Dieu et devant l'Agneau, que s'ils avaient déjà tous quitté la terre.

Il est vrai que d'après Irénée (II, 5, 22 ; III, 3, 4) l'apôtre Jean vécut jusqu'au temps de Trajan. Mais il l'a peut-être conclu simplement de ce que l'Apocalypse, qu'il lui attribue, datait de la fin du règne de Domitien. Si Jean était revenu de Patmos après la mort de Domitien, pour peu qu'il eût vécu après son retour, il ne pouvait guère être mort que sous le règne de Trajan. Il me paraît plus vraisemblable qu'il était mort depuis quelque temps lorsque Jean, l'auteur de la seconde Apocalypse, fut exilé à Patmos. Sinon, il faudrait admettre que la seconde Apocalypse ne fut écrite que sous le règne de Trajan, ce qui me semble beaucoup moins probable.

Elle dut être écrite en grec. La mention de l'alpha et de l'oméga ne permet guère de penser à une autre langue. L'argument allégué par M. Iselin en faveur d'un texte hébreu primitif¹ repose sur une base beaucoup trop chancelante pour prouver quoi que ce soit. Cet auteur admet que dans IX, 14 les quatre *anges* liés sur le grand fleuve Euphrate sont une faute de traduction, pour les quatre *rois*, par la raison que ce passage est reproduit sous cette forme dans une Apocalypse syriaque d'Esdras sur la domination musulmane (publiée dans la *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft*, 1886, p. 199 ss.). Comme les mots *ange* et *roi* se ressemblent beaucoup en

¹ *Theol. Zeitschrift aus der Schweiz*, 1887, I, p. 64. Cf. Schœn, *l'Origine de l'Apoc.*, p. 69 ; *Revue de théol. et de phil.*, 1887, p. 187.

hébreu , il en conclut que l'Apocalypse (en général) fut écrite primitivement en hébreu.

Ce trop ingénieux critique et ceux qui ont adopté un peu précipitamment son opinion n'ont pas réfléchi que pour que cet argument fût fondé il faudrait non seulement que l'Apocalypse eût été primitivement écrite en hébreu, mais aussi que le texte hébreu se fût conservé en Orient jusqu'après les conquêtes de l'islamisme et que l'auteur de cette Apocalypse syriaque l'eût connu et imité de préférence au texte grec. Invraisemblances dont une seule suffirait à renverser l'hypothèse en question.

Comme il est plus facile et plus simple d'admettre une faute de copiste dans le manuscrit syriaque, d'ailleurs très récent et où se trouvent d'autres erreurs du même genre ! Je ne doute pas que le texte primitif de l'Apocalypse syriaque ne portât *quatre anges*, comme le texte de l'Apocalypse canonique.

Conclusion.

En résumé, le livre de l'Apocalypse nous paraît composé de deux ouvrages distincts, chrétiens l'un et l'autre, réunis par un rédacteur qui y a fait en même temps quelques additions, dont les deux plus importantes sont celles des sept coupes et de la description de la nouvelle Jérusalem. Le plus ancien est de peu antérieur à l'an 68. Le second doit avoir été composé assez longtemps après, probablement vers la fin du règne de Domitien, comme le dit Irénée. La réunion des deux en un seul doit dater du début du second siècle.

Ainsi se concilient les deux séries d'arguments qu'on fait valoir relativement à l'antiquité de ce livre. Les uns et les autres sont fondés. Seulement ils se rapportent à des ouvrages différents, qui ont été fondus en un seul.

Un tel procédé n'a rien d'extraordinaire. Non seulement les livres historiques de l'Ancien Testament ont été pour la plupart composés de la même manière ; mais parmi les ouvrages du même genre que l'Apocalypse, on sait qu'il en est de même pour le livre d'Hénoch, pour les poèmes sibyllins, et que le quatrième livre d'Esdras, apocalypse juive, a reçu des additions chrétiennes faciles à reconnaître. Pourquoi quelque

chose d'analogue n'aurait-il pas eu lieu pour l'Apocalypse chrétienne?

Nous ne croyons pas pouvoir admettre que le même auteur ait successivement, dans des circonstances différentes, composé ces deux Apocalypses. Mais nous pensons que l'auteur de la seconde connaissait la première et s'en est inspiré.

Si l'on pouvait supposer aussi qu'il les réunit plus tard en une seule, en y faisant quelques additions, cette hypothèse expliquerait fort bien l'identité de style et de genre littéraire qui se manifeste dans toutes les parties du livre. Mais une telle supposition est peu vraisemblable. Mieux vaut admettre que le rédacteur définitif s'est inspiré du style des deux ouvrages qu'il a réunis. Le dernier chapitre de l'évangile de Jean ne présente-t-il pas un phénomène du même genre, et à peu près à la même époque?

L'attribution de la description de la nouvelle Jérusalem à un troisième auteur, postérieur aux deux premiers, nous donne la clef d'un problème exégétique à peu près insoluble sans cela. Le caractère spiritualiste des espérances de la plus grande partie de l'Apocalypse ne me paraît pas sérieusement contestable. (Voy. ma troisième étude sur l'Apocalypse, intitulée : *le Millenium*). A la fin du chapitre XX, la terre et le ciel ont disparu. Au commencement du chapitre XXI, un ciel nouveau et une terre nouvelle, *où il n'y a plus de mer*, ont fait place au monde actuel. Que signifient, après cela, ces nations qui ont besoin d'être guéries (XXII, 2), ces rois de la terre qui apportent leurs tributs dans une Jérusalem nouvelle (XXI, 24 ss.)? Ce n'est pas sans raison que MM. Vischer et Sabatier ont attribué cette description à un Juif. S'ils l'avaient attribuée à un chrétien judaïsant, chiliaste comme Papias, ils auraient été complètement dans le vrai. Or, nous savons que cette tendance était très répandue en Asie Mineure au commencement du second siècle. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'elle ait été exprimée par le dernier rédacteur de l'Apocalypse, qui trouvait sans doute insuffisantes pour son goût et pour celui des chrétiens de son temps les descriptions beaucoup plus sobres et les espérances spiritualistes des deux premiers auteurs?

Notre division des sources de l'Apocalypse nous donne aussi la solution d'un autre problème exégétique fort difficile. Quel est cet *ange* par qui Dieu a révélé l'avenir à Jean (I, 1 ; XXII, 6, 16) ? Il est naturel de penser que c'est celui qui lui parle dès le commencement du livre (I, 16) et qui s'adresse encore à lui au début de la seconde partie (IV, 1). C'est lui, en effet, qui *lui montre ce qui doit arriver bientôt*. (IV, 1 ; cf. I, 1). Oui, mais cet ange, qui apparaît encore dans X, 8, disparaît ensuite complètement. Le voyant n'est plus dans le ciel, où il était monté (IV, 1), mais sur la terre, où il mesure le temple (chap. XI), d'où il voit des choses qui se passent dans le ciel (chap. XII) et où il se trouve sur le sable de la mer (XII, 18). Il est vrai que l'ange du commencement lui a ordonné d'aller prendre le livre ouvert qu'un autre ange, debout sur la terre et sur la mer, tient en sa main (X, 8). Mais nous avons reconnu qu'il y a là vraisemblablement une suture du rédacteur.

Au lieu du premier ange, qui a disparu, en voici plusieurs autres qui volent dans le ciel (chap. XIV), voici encore ceux des sept dernières plaies (chap. XV et XVI), et l'un d'entre eux *montre* au voyant le jugement de la grande prostituée (chap. XVII) et lui explique la vision de la femme et de la Bête (XVII, 7) ; en voici un autre qui crie : « Elle est tombée, la grande Babylone » (chap. XVIII), un autre qui jette une grosse pierre dans la mer (XVIII, 21).

Quel est celui de tous ces anges qui parle au voyant dans XIX, 9, 10 ? D'après le passage parallèle XXII, 6 ss., c'est celui qui montrait ces choses à Jean. Ce serait donc celui de XVII, 1. Mais comment cela serait-il possible, puisqu'il a été suivi de plusieurs autres ? Faisons abstraction, au contraire, de tous ces passages, qui appartiennent à la première Apocalypse ou aux additions, et nous voyons alors clairement que l'ange qui parle dans XIX, 9 est celui du commencement, qui a dit à Jean : « Monte ici, et *je te montrerai ce qui doit arriver après ces choses* (IV, 1).

Il en est de même de l'ange qui parle au chapitre XXII, 6 ss. Dans l'état actuel du texte, il semble que cet ange est identique à celui qui vient de montrer au voyant la nouvelle Jérusalem.

saalem et le fleuve d'eau vive (XXI, 9 à XXII, 5). Mais cette identification n'est pas sans difficulté. En effet, l'ange de XXII, 6 a montré ce qui doit arriver *bientôt* (cf. I, 1 ; IV, 1), par conséquent toutes les visions relatives à l'avenir, tandis que celui de XXI, 9 ss. n'a montré que ce qui doit arriver tout à fait *en dernier lieu*. Il aurait dû être là dès le début des visions, tandis qu'il n'entre en scène qu'à partir du chapitre XV, puisque c'est un des sept anges des sept dernières plaies (XXI, 9). Enfin, le parallélisme des deux textes XIX, 9 et XXII, 6 montre qu'il s'agit du même ange dans les deux cas ; si le second faisait allusion à XXI, 9 ss., il faudrait donc que le premier fit allusion à XVII, 1 ss., interprétation que nous avons reconnue impossible. De tout cela il résulte que l'ange qui parle au chapitre XXII (v. 6 ss.) ne peut pas plus être l'un des sept anges portant les sept coupes (XXI, 9) que celui qui parle au chapitre XIX, versets 9, 10, mais que ces textes font allusion l'un et l'autre à l'ange unique qui, dans la seconde Apocalypse, montre à Jean les visions, et cela dès le début (I, 10 ; IV, 1). En d'autres termes, ces textes ne deviennent clairs que lorsqu'on fait abstraction de ceux que nous avons attribués à la première Apocalypse ou au rédacteur final ; ils présentent sans cela des difficultés insurmontables. N'est-ce pas une preuve frappante en faveur de notre division des sources ¹ ?

Il y aurait encore un bon nombre de questions de détail à examiner. Mais il suffit pour le moment d'avoir montré que le livre de l'Apocalypse a dû être formé de la combinaison de deux Apocalypses distinctes à l'origine, chrétiennes l'une et l'autre, avec quelques additions du rédacteur, qui les a rapprochées et en a fait une œuvre unique.

¹ L'ange unique qui montre à Jean les visions de la seconde Apocalypse lui ordonne en commençant (I, 11) de les écrire dans un livre et de l'envoyer aux sept Eglises d'Asie ; en terminant (XIX, 9, 10 ; XXII, 6-11), il lui fait encore quelques recommandations du même genre. Le livre de XXII, 7-10 est celui que Jean est censé avoir écrit à mesure que les visions passaient devant lui, selon l'ordre qu'il a reçu au début (I, 11). Celui des v. 18 et 19, au contraire, est le livre de l'Apocalypse dans son ensemble. Mais ces deux versets proviennent du rédacteur final, comme nous l'avons dit plus haut.